

DISCOURS

DE

M. HENRI VERNEUIL

à l'occasion de son installation au fauteuil de

M. YVES BRAYER

1907-1990

Monseigneur, Madame,
Monsieur l'Ambassadeur,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mes chers Confrères,
Mesdames, messieurs,

Je vous remercie sincèrement de ce plaisir supérieur que vous m'offrez : siéger dans votre illustre Compagnie et flâner grâce à vous dans tous ces beaux-arts où vous excellez.

Monsieur le Secrétaire perpétuel, ai-je besoin de vous dire combien je suis sensible au grand honneur que vous me faites en m'installant personnellement sous cette illustre Coupole.

Votre discours de réception sera la dernière page d'une modeste histoire d'intégration.

Une intégration à la française. Celle qui permet de garder intacts tous les éléments de sa première culture, la seconde devient alors un enrichissement exceptionnel.

Ainsi donc, permettez-moi de vous dire respectueusement, Monsieur le Secrétaire perpétuel :

Arménien je suis,

Plus français que moi, tu meurs !

Du quai de la Joliette dans le port de Marseille jusqu'au 23 de ce quai de Conti, il est long le chemin de l'émigrant avec ses imprévisibles lendemains.

Nous allions vers cette terre où ceux qui étaient là avant nous avaient la priorité du sol ou du sang. Mais c'était aussi sur cette terre que le père d'un Petit Prince avait dit :

"Etranger, j'aime ta différence."

C'était un matin de décembre de l'année 1924.

Un vieux rafiot qui venait de braver cinq jours de tempêtes s'engagea dans le port.

Ce n'était plus qu'une masse noirâtre qui n'en finissait pas d'arriver.

Sa chaudière surchauffée crachait ses dernières escarbilles dans de sinistres craquements, comme si elle n'attendait que son quai d'accostage pour se répandre en pièces détachées.

La cargaison humaine de ce bateau était composée de rescapés de la mort échappés du génocide des Arméniens par les Turcs.

J'avais quatre ans.

Avec ce qui restait de ma famille nous faisons partie des vivants par hasard.

Sur le pont, collé contre la rambarde, dressé sur la pointe des pieds, mes yeux fixaient une ville noyée dans le blanc brouillard du jour naissant.

Mon père pointa du doigt la cité-fantôme :

- Regarde fils, la France !

Cette France s'appelait Marseille.

*
* * *

Dans un bâtiment tout gris, un homme en uniforme examina longuement nos papiers. Son regard, dans un va-et-vient continu, balayait nos visages, puis nos photos d'identité tandis qu'il tenait